

## La chambre du dessous

Dans le langage populaire, c'est ce que l'on nomme un « petit bout de femme ». Un petit bout de femme... pas vraiment une femme en entier mais un morceau de quelque chose de plus grand qu'elle, de plus impressionnant, de plus mature et sérieux, comme on le lui a déjà fait remarquer. Une femme d'un mètre cinquante-huit, ni mince ni corpulente.

Ce petit bout de femme est, présentement, assis sur un fauteuil rouge élimé par le temps et l'usage. Elle fixe la porte face à elle tout en sachant qu'elle n'est pas près de s'ouvrir, aujourd'hui, encore. Elle n'a pas la tête dans les mains, comme cela lui est arrivé il y a plusieurs années. A ce moment-là, elle n'avait pas encore compris ce qui se passait. Depuis, elle a vécu, appris et elle sait que la porte ne s'ouvre jamais bien longtemps et jamais assez grand.

Elle ne sait plus très bien quel jour on est. Les années s'égrènent comme les aigrettes d'un pissenlit qu'elle est incapable de compter et les journées, ici, se ressemblent beaucoup dans un ballet quotidien et fade d'obligations. De toute façon, ses pensées sont troubles, un bandage enserrant son crâne et empêchant son âme de s'exprimer. Il n'y a plus de projets, d'opinions, de raisonnements. Elle n'attend plus vraiment quoi que ce soit.

Alors, lorsque des coups s'abattent sur la porte et que le bois ne résiste pas longtemps aux assauts de celui ou ceux qui se tiennent derrière, elle se dit que c'est un rêve ou un nouveau mirage qui vient la hanter, lui jetant à la figure un espoir auquel elle n'a plus droit.

Cela prend quelques minutes, voire quelques heures. Elle se sent endormie, son cerveau ratant toujours la mesure de sa pensée. Elle recommence et remet sur le métier le fil de ses idées. Lointaine cousine de Pénélope, elle voudrait tisser à sa façon sans rien défaire, la nuit venue ; pourtant, dès que l'aiguille glisse dans la maille de la toile pour mettre en place un fil, une autre l'en chasse. C'est toujours ainsi. Elle tente de retrouver une phrase lue jadis. Dans son esprit engourdi, tout semble confus ; les mots s'éparpillent, elle les ramasse un à un.

Elle a réussi à lire plusieurs ouvrages depuis qu'elle est ici. A de rares moments, une sorte de paix intérieure lui permet de suivre quelques pages d'une histoire. Elle les savoure et s'enfuit au rythme des mots des autres avant que la confusion ne dévore cette douce mélodie.

« Les familles heureuses se ressemblent toutes ; les familles malheureuses sont malheureuses chacune à leur façon. »

Voilà, c'est celle-là.

« Les familles heureuses se ressemblent toutes ; les familles malheureuses sont malheureuses chacune à leur façon. »

Elle la répète à haute voix pour ne pas qu'elle s'envole trop vite.

## La chambre du dessous

Tout est déjà écrit au commencement de notre existence ? Certaines familles partent-elles avec, en poche, tous les attributs menant au bonheur ? Les malchanceuses ne ramassent-elles que les miettes, déjà destinées à rester à la marge d'une vie qui ne leur offrira jamais ce dont elle comble leurs voisines ? Et si on choisissait de...

Si on choisissait de...

... de ne pas...

... de ne pas croire...

... Sa pensée se dissout et les mots, les uns après les autres, s'effacent du tableau noir de son esprit... Le noir se fait et le rideau tombe, lourd et insensible sur ses heures. Elle se love au creux de ses plis veloutés et s'endort.

C'était un petit bout de fille lorsqu'elle était enfant. Une fillette sans aspérités qui se prêtait aux jeux de ses camarades comme aux obligations de la société sans se rebeller. Elle voulait bien tout, n'avait pas conscience du mal ou de la perversité des autres, déjà bien présente et tapie dans l'apparente naïveté de l'enfance. Elle avait son monde, sa bulle, sa boule à neige intérieure dans laquelle elle figeait les meilleurs moments de sa courte vie.

Une balade avec papa et la chienne jusqu'au stade à quelques mètres de la maison.

Les devoirs dans la cuisine avec maman aux fourneaux.

Les films en cassette-vidéo qu'elle aimait visionner.

Les visites le dimanche chez Mémé qui écoutait, invariablement, l'accordéon à la radio. Heureusement, on coupait tout pour le déjeuner ; sinon, on ne s'entendait plus. Et puis, l'accordéon, ça ne lui donnait jamais bien le moral. Elle trouvait que c'était un vieil instrument à la complainte nostalgique et monotone.

Ce n'était pas une enfant à problème et l'adolescence était passée sans soubresauts. « Comme une lettre à la poste », avait dit sa mère. Ça s'était un peu gâté pour la suite de la fratrie, son frère et sa sœur n'ayant pas pris le même chemin. Finalement, les tempéraments s'étaient assagis et la « granditude » comme disait le benjamin avait poussé de côté le passé, ses excentricités et ses crises et ouvert la voie à une vie stable.

Enfin pour eux, pour les deux derniers. Pour celui qui conduisait sa mobylette sans casque avec un coup dans le nez. Pour celle qui sortait avec des types bien plus âgés et se retrouvait en cloque à dix-huit ans à peine.

Pour celle qui n'avait jamais fait de vague, le mariage avait été une formalité, la naissance de son fils, une promesse avant que le bateau ne s'échoue fracassé par l'injustice et la violence.

## La chambre du dessous

Pas de marque sur le visage ou sur le corps. Juste des mots. Des mots par milliers qui tuent petit à petit. Une violence tissée de mots, d'abord piquants, puis tranchants qui finissent par lacérer l'âme.

Une violence ordinaire, quotidienne qui s'insinue au fil du temps et qui devient acceptable.

Normale.

Alors le jour où il l'avait enfermée au sous-sol et que son fils lui avait dit qu'elle pourrait se reposer et regarder la télé toute la journée, elle avait voulu dire quelque chose, se révolter, mais rien n'était sorti. Elle avait fait ce que l'on attendait d'elle. Comme toujours.

Dans sa bouche, il y avait encore le goût des médicaments qu'il lui donnait, chaque jour, « pour son bien ».

Au départ, elle entend des bruits à l'étage. Des éclats de voix. Son mari reçoit peut-être. Ils ne se sont pas arrêtés de vivre depuis sa « maladie » comme l'appelle son mari. Des copains viennent encore le voir et elle, elle est toujours en balade, en courses ou à la bibliothèque.

Personne ne l'y voit jamais puisqu'elle est enfermée dans la pièce du sous-sol. Personne ne s'en inquiète, n'y prête réellement attention. Son mari est apprécié de ses collègues alentour, de sa famille à elle et rend quelques menus services aux voisins. Inutile de chercher des problèmes à un type bien. Sinon on risque de commencer à regarder tout le monde de travers. Chacun chez soi comme on dit et les vaches seront bien gardées... Ils continueront, surtout, à ignorer chaque signe, aussi infime soit-il.

Et puis, on n'est pas dans un film ou au journal de 20 heures. Les crimes, la crasse, les comportements pernicioseux, la violence psychologique, tout ça, c'est pour les autres, dans les grandes villes où le vice est partout ; pas à la campagne où tondre la pelouse est le sport national. Ici, rien n'est jamais trop... Ici, on n'est pas alcoolique ; on aime bien partager. Ici, on ne regarde pas sous les jupes des jeunes filles ; on se préoccupe de les épargner des regards concupiscentes. Ici, on ne serre pas d'un peu trop près la maîtresse de maison ; c'est juste qu'on est « tactile ». Ici, on reçoit pour des barbecues, on plante des balançoires, on étend le linge au soleil. On respire l'illusion de la normalité.

Ici, il ne se passe jamais rien, c'est bien connu.

A présent, il y a comme un grand chamboulement dans la maison. Des meubles sont poussés sans ménagement, des tiroirs ou d'autres objets explosent au sol. Et puis, le bruit s'amplifie quand on ouvre la porte qui mène au sous-sol... qui mène à sa chambre.

Un petit lit. Une pile de livres. Un fauteuil rouge. Une télévision. Des toilettes sèches et un évier. Au sol, un tapis. Au mur, des cadres sans verre avec des photos d'artistes inconnus

## La chambre du dessous

achetés trois-francs six sous. C'est pour donner le change. Son mari peut dire à leur fils qu'elle est bien, Maman, au calme dans sa belle chambre, rien qu'à elle.

Elle avait essayé d'arrêter de prendre les comprimés qu'il lui donnait, de les jeter dans l'évier mais il avait compris. Elle redevenait elle-même, son élocution s'améliorait et son regard vide s'estompait. Elle n'était pas assez bonne actrice pour donner le change alors, désormais, il écrase les médicaments dans ses repas et elle mange en sa présence. Si elle ne veut pas s'alimenter, il fait descendre son fils, lui explique que Maman n'ira jamais mieux et qu'il va devoir l'emmener, très loin, dans un endroit où ils ne pourront pas aller la voir. Invariablement, l'enfant se met à sangloter et la supplie de manger. Pour lui. Pour Papa. Pour aller mieux. Mais elle n'ira jamais mieux, jamais et parfois, elle se fait vomir. Se libérer de ce poids, de cette vie lui fait du bien.

Elle sait bien qu'il n'est plus vraiment là.

Son fils. Elle est tellement heureuse qu'il soit venu la trouver quand elle a entendu tous ces bruits là-haut. Comme il le fait à chaque fois qu'il la voit, il lui a dit de ne pas s'inquiéter, que Papa descendrait bientôt pour tout expliquer et qu'ensuite, il pourrait dîner tous ensemble. Tous ensemble ? Elle aimerait ça, c'est certain.

Son fils qui doit bien avoir... Elle se rend compte qu'elle est incapable de lui donner un âge, que pour elle, il est encore un bébé. Les couches à changer, les réveils nocturnes, les pleurs, elle se souvient, le reste, non. L'a-t-elle vu faire ses premiers pas ? Elle le croit mais l'image est si dégradée et sa mémoire, continuellement confuse. L'a-t-elle accompagné à la crèche ? A la maternelle ?

- Tu as quel âge déjà ? finit-elle par lui demander.

Il lui jette un drôle de regard avant de lever les yeux au ciel. Il ne répond jamais à ses questions.

Elle le prend dans ses bras et lui caresse les cheveux. Ils sont coupés en brosse, trop courts à son goût mais il est beau même ainsi. Elle cache son nez dans son cou et respire son odeur, s'en enveloppe. Il sent bon ; forcément, elle l'aime. C'est son petit et il lui manque tant. Elle ne sait pas ce qui se passe avec son mari et pourquoi il l'a fait venir mais elle est comblée de l'avoir près d'elle.

Elle lui murmure des « je t'aime » qui ne trouvent pas d'écho.

Tout pourrait s'écrouler autour d'eux à présent, elle s'en ficherait puisqu'ils sont là, tous les deux, ensemble, rien qu'eux. Pour lui, elle se sent, à nouveau, vivante. Elle a faim, soif, envie.

La chambre du dessous

Elle sait, pourtant, que sa présence est une illusion, une de plus à mettre sur le compte de ces comprimés qu'elle avale matin et soir.

Son fils.

Son fils n'est plus. Mort subite du nourrisson.

Depuis son mari l'enferme et elle continue d'imaginer son petit vivre à ses côtés.

Soudain, on dégringole les marches et on l'appelle.

« Madame, Madame, vous êtes là !?? Répondez-moi. »

Une autre voix, celle de son mari, hurle qu'il n'y a personne en bas, que du matériel de bricolage. Il dit qu'il refuse d'ouvrir la porte alors on lui répond qu'on va l'enfoncer et c'est ce qu'on fait. A plusieurs reprises, on tape dedans, peut-être avec une masse, elle ne sait pas trop.

Son mari semble très en colère. Il dit des insanités.

Depuis qu'elle est là, elle est sortie deux fois. A chaque fois, son mari lui avait fait la leçon. A chaque fois, elle a détesté ces moments. Il y a eu un apéritif avec sa sœur et sa famille à lui. Elle n'avait pas le droit de boire, bien entendu, et devait rester silencieuse le plus possible tout en demeurant souriante. Il lui avait dit que si elle se comportait bien, elle pourrait revenir une autre fois et que sa maladie serait peut-être chassée par ces moments passés en famille. Il est médecin, il sait ces choses-là.

Et puis, il y a eu la visite d'une personne de la mairie pour le recensement. Elle ne sait pas très bien pourquoi elle avait été autorisée à y assister. Elle s'était dit que peut-être que, dans le voisinage, on s'était soucié d'elle, inquiété de son absence. Elle n'avait plus vraiment d'amies depuis qu'elle s'était mariée avec lui mais il y avait toujours les voisins. Dans un petit village, ça cause, ça cancanne, peut-être que c'était cela. En tout cas, il avait insisté pour qu'elle soit présente et hoche la tête à son diapason. Il l'avait même aidée à se maquiller.

Mais ce jour-là, elle était dans un état second et son mari lui avait dit qu'elle avait fait mauvaise impression auprès du Monsieur de la mairie. Elle ne se souvenait de rien. D'après lui, elle parlait trop et s'exprimait mal ; elle lui faisait honte. Son manque criant d'éducation, de savoir-vivre et d'intelligence n'était décidément pas un exemple à suivre ; sa bêtise aurait tué leur fils si elle ne l'avait pas fait avant.

Il avait refermé la porte sur elle qui étouffait sous ses larmes.

La porte du sous-sol vole en éclats.

Les geignements de son mari.

La chambre du dessous

Les lumières aveuglantes.

Des hommes qui parlent fort.

Trop fort.

Trop vite.

Mais elle n'est déjà plus là. Elle s'est échappée avant, persuadée que personne ne viendrait la chercher.

Elle n'entend pas les questions des gendarmes ou de l'équipe médicale.

Elle est déjà loin. Dans un monde où les familles malheureuses ne le sont plus.

C'est bien illusoire d'y croire et pourtant...

Sur ses joues, elle sent les larmes de son fils et elle l'entend.

Enfin.